

Entretien avec Marc RICHELLE

Pouvez-vous commencer par me parler des deux maîtres que vous avez toujours revendiqués, Piaget et Skinner ? Dans quelle mesure le fait d'avoir été l'élève des deux vous a permis d'élaborer, sinon une synthèse, du moins une certaine conception de la psychologie ?

Bien ; peut-être je devrais commencer par corriger quelque chose. C'est vrai que ce sont là deux grands psychologues, de stature incontestée, dont j'ai eu le privilège d'être l'élève et de nouer des contacts personnels qui se sont continués ensuite, particulièrement avec Skinner, mais aussi un peu avec Piaget. Mais ma première formation proprement psychologique, spécialisée, eut lieu plutôt à l'École de Genève et non pas avec Piaget seul, dont j'ai été l'élève mais pas le collaborateur. J'ai été le collaborateur d'André Ré, qui est quelqu'un d'une très très grande stature mais méconnu sur le plan international, en partie, je pense, parce qu'il est mort à l'âge de 58 ans alors que Piaget avait encore à ce moment-là 30 années de carrière devant soi. A Genève j'ai donc reçu cette formation, tout à fait capitale, d'approche développementale de la psychologie. Ceci est quelque chose d'essentiel. Ce n'est pas simplement une partie de l'étude de la psychologie à travers l'âge de l'être humain ; c'est une approche qui a une visée explicative et qui a été particulièrement développée chez Piaget, bien entendu.

Cela dit, il faut rappeler que je dois énormément, pour ma formation, à André Ré, qui avait été l'élève de Lashley à Harvard, et qui était un psychophysiologiste et un éthologiste, faisant de la psychologie comparée, bref : un homme qui maîtrisait tous ces domaines d'une manière absolument exceptionnelle. Donc, je ne pouvais pas commencer une interview où l'on parle de mes maîtres sans évoquer ce personnage qui m'a beaucoup appris.

De Piaget, naturellement, je suis sorti avec une des caractéristiques de toute son approche épistémologique et théorique : le centrage sur la cognition. Je crois que mon parcours, mon passage de Piaget à Skinner s'explique par le fait que Skinner représente une dimension qui, dans la psychologie francophone, aussi bien à Genève qu'à Paris ou ailleurs en France était tout à fait méconnue (pour ne pas dire tout à fait inconnue). Ou si elle était connue (naturellement, on parle de béhaviorisme dans toutes les facultés de psychologie ; mais on en parle comme d'une sorte de mouvement qui a fait un apport, auquel tout le monde consent, qui subsiste encore un petit peu mais n'a plus tellement d'importance) elle l'était très mal. Je crois que c'est un apport qui n'a jamais été parfaitement compris par mes collègues français (jusqu'à très récemment et par très peu d'entre eux). Et quand le cognitivisme est arrivé, je n'ai pas eu l'impression qu'il arrivait quelque chose de très neuf puisque, par nature, tout l'enseignement piagétien était cognitiviste. Il en est un des principaux précurseurs et, malheureusement, je pense que beaucoup de cognitivistes contemporains ont escamoté son importance alors que je crois que, sur le plan épistémologique, il reste, probablement, le plus radical des cognitivistes.

Alors, j'ai eu le privilège de faire ce séjour de formation aux États Unis, avec liberté complète du point d'atterrissage. Je n'étais pas particulièrement attiré par le béhaviorisme ; j'étais attiré simplement par la tradition de la psychologie expérimentale américaine, qui était autre chose que la psychologie expérimentale de Piaget. Et tout le monde m'a conseillé, à l'époque, d'aller à Harvard parce que c'était le lieu où la psychologie expérimentale était le mieux développée, dans un petit département qui était exclusivement consacré à la psychologie expérimentale. Je n'y ai pas rencontré tous les gens qui y enseignaient en permanence parce qu'il y a toujours, parmi les gens les plus importants, ceux qui sont en année sabbatique ou autre. Je ne sais toujours pas, si je m'étais arrêté là, si je ne serais pas devenu un cognitiviste à l'américaine. Mais j'ai été attiré par Skinner justement parce qu'il me faisait découvrir un aspect de la psychologie expérimentale, avec tous ses sous-produits de réflexion épistémologique, même socio-politique, qui me parut assez séduisant et qui apportait quelque chose de neuf par rapport à l'approche cognitive de Piaget.

Voilà comment se situent ces deux maîtres. Ils ne se sont jamais bien compris (ils se sont peu occupés l'un de l'autre, d'ailleurs). Je crois que c'est le problème de la plupart des grands esprits, qui font leur voie et font un peu la sourde oreille, souvent, à des approches tout à fait différentes et contrastées. Pour beaucoup de mes collègues, ce sont deux traditions, deux formes de pensée tout à fait inconciliables. Moi, cela ne m'a pas paru être le cas et j'ai tenté, d'ailleurs, dans quelques uns de mes travaux théoriques, de montrer les parallélismes entre les deux démarches.

Que reste-t-il de cette tradition spécifiquement piagétienne au moment, justement, où l'on dirait que les deux paradigmes qui restent un peu en lice ce sont le cognitivisme et le béhaviorisme ?

Je pense qu'à l'heure actuelle il y a une quantité de choses qui prolongent, sans le dire, la tradition piagétienne. Je pense que l'on ne peut pas concevoir l'état actuel de la psychologie du développement sans que l'on soit passé, quelque part, par l'étape piagétienne. De même que la psychologie expérimentale, qui se définit elle-même aujourd'hui comme une psychologie cognitive (finalement, une découpe, une tranche du réel que ces psychologues dits cognitivistes ont décidé d'étudier d'une façon privilégiée), je crois qu'elle ne se conçoit pas sans tout ce qu'il s'est fait pendant 75 ans sous l'étiquette du béhaviorisme.

Et comment en êtes-vous venu à vous intéresser au temps ? Et pourquoi ?

Ah ! Ça c'est une question très difficile. Parce qu'il y a des aspects purement circonstanciels et puis, en même temps, un ami psychanalyste me dirait : il y a sans doute des aspects inconscients. Les aspects circonstanciels seraient, d'une part, le fait que, lorsque j'ai monté mon laboratoire de conditionnement opérant, à Liège, au retour des États Unis, je me suis mis à travailler avec des programmes de renforcement, et l'un des programmes qui était le mieux étudié dans les laboratoires skinnériens était le programme impliquant des contraintes temporelles particulières. Des programmes dits à intervalles fixes où émerge, chez l'animal qui est renforcé périodiquement, une sorte de régulation spontanée (il ne perd pas son temps à réagir alors qu'il n'est pas près du but). Et, programme plus intéressant encore, le programme dans lequel un animal ne peut recevoir son renforcement que s'il est capable d'attendre un certain temps. Le programme dit DRL (Renforcement Différentiel de débits Lents). Et j'ai tout de suite été intéressé, dans la pratique de ces programmes, par cet aspect proprement relevant de ce que l'on appellerait la psychologie du temps.

Il faut savoir que, du fait de mes contacts avec Paul Fraise (qui est devenu ensuite un grand ami), qui était mondialement, je crois, reconnu comme étant le pionnier de la psychologie du temps chez l'humain (avec des travaux remarquables sur les régulations temporelles, etc.) le problème du temps me préoccupait. J'avais donc perçu, tout comme d'autres chercheurs, que des problèmes qu'il eut été très difficile d'étudier chez les êtres humains, étaient accessibles chez l'animal grâce aux techniques du conditionnement opérant : quand l'on mesurait l'estimation du temps chez l'humain c'était presque impossible de le faire en empêchant le sujet de se donner des « trucs », de la chronométrie mentale en quelque sorte, pour repérer le temps, alors que, chez l'animal, l'analyse des mécanismes était beaucoup plus pure.

Donc, petit à petit, je me suis passionné par ce domaine. J'ai eu la chance d'avoir de jeunes collaborateurs (Helga Lejeune était à l'époque une jeune collaboratrice qui s'est également passionnée par le sujet) et je pense que mon équipe a pris position, internationalement, dans le champ de la psychologie du temps. Nous sommes restés, pendant pas mal d'années (pendant une vingtaine d'années à partir du milieu des années soixante) un peu des marginaux. Autant les psychologues se sont intéressés à l'espace et à toute sorte de problèmes liés à la psychologie de la perception visuelle, autant le problème du temps avait été délaissé avant de devenir un domaine tout à fait à la mode. Lorsque nous avons commencé cela dans notre laboratoire c'était donc un pari sur un sujet qui ne constituait pas, à l'époque, un chapitre important de la psychologie.

Est-ce qu'il y a eu d'autres raisons, plus anciennes et plus étrangères peut-être à la science psychologique proprement dite ? Je n'ai pas commencé ma carrière en faisant de la psychologie mais en faisant de la linguistique et de la littérature, et j'avais choisi de travailler sur Proust. Je « suis sorti avec » pendant deux ans, j'ai lu Proust deux fois d'un bout à l'autre : une fois pour mon plaisir et une autre fois pour rassembler du matériel sur *A la recherche du temps perdu*. Alors peut-être que ce que j'ai lu là à propos du temps j'ai essayé de le transposer au laboratoire avec des rats... Je n'en sais rien...

Et la conscience ?

La conscience est un problème qui m'a intéressé plus tardivement. Tout d'abord, en marge des intérêts et des problèmes expérimentaux précis, des problèmes théoriques liés à la psychologie du langage ou des choses de ce genre, je me suis beaucoup intéressé, dès que c'est devenu un sujet pour ainsi dire incontournable, à la naissance du débat sur les rapports entre le cerveau et l'esprit. Et, naturellement, à l'intérieur de ce problème, en soi déjà très difficile, il y a le problème de la conscience, qui est devenu aussi à la mode à partir de la fin du XXème siècle (les années quatre-vingt et, surtout, les années quatre-vingt-dix, où cela devient un sujet vraiment un peu « tarte à la crème »).

Ce qui m'a intéressé dans ce problème c'est de le voir, d'une part, à travers cette double formation (à première vue très contrastée -pour ne pas dire contradictoire-) de la tradition piagétienne et de la tradition skinnérienne, et, d'autre part, mon étonnement de la manière dont se développait le renouveau de la recherche sur la conscience avec des contributions, qui peuvent être intéressantes et

suggestives, mais dont beaucoup venaient de gens qui ne semblaient pas avoir, par formation ni par métier, la moindre chose intelligente à dire sur la question (des mathématiciens, des physiciens -les biologistes c'est autre chose : ils sont déjà très proches du problème ; et ne parlons pas des neurobiologistes pour lesquels c'est évidemment un problème tout à fait central-).

En travaillant donc toute cette littérature, j'ai été tout à fait surpris de voir avec quelle légèreté des contributions classiques, je dirais connues de tous (du moins de tous ceux qui se mêlent de ce problème : il suffit d'aller chercher dans les banques de données) étaient tout bonnement oubliées. De sorte qu'une partie des discours sur la conscience me paraissait enfoncer des portes ouvertes (il aurait suffi d'aller voir un peu plus tôt, chez des gens qui avaient traité cela depuis longtemps, pour se rendre compte qu'il n'y avait rien d'original dans ce que l'on en disait). D'autre part, pas mal de contributions très prometteuses n'ont pas été reprises pour servir de nouvelles sources d'hypothèses de travail. C'est ainsi que je me suis intéressé à ce problème ; m'inquiétant, par exemple, de ce que des contributions aussi retentissantes que celles de Vigotsky dans les années vingt ne soient pratiquement pas citées nulle part dans les listes de références, pourtant très abondantes, des ouvrages des illustres mathématiciens, physiciens, comportant 500 pages de texte et un millier de références (je pourrais donner un certain nombre d'exemples). Des cas comme Piaget, pratiquement jamais cité, alors qu'il existe un certain nombre de textes, et notamment un ouvrage, sur la prise de conscience (c'était tout de même le titre d'un livre !) et personne n'en parle. Indépendamment du terme, une grande partie de l'entreprise de recherche de Piaget porte sur les problématiques qui sont liées à la conscience.

C'est à la fois une sorte de curiosité de mon époque et une sorte d'insatisfaction. L'exemple le plus extraordinaire n'est pas Vigotsky ni Piaget : c'est Lashley, que tout le monde cite, presque, dans un ouvrage sur la conscience à propos de certains de ses articles retentissants qui sont les premiers manifestes, en quelque sorte, d'une orientation cognitiviste et d'une orientation neurobiologique, mais personne ne le cite sur un article d'une cinquantaine de pages sur le problème de la conscience qui est paru dans *Behaviorism* et qui a été complètement occulté.

A l'heure actuelle, comment voyez l'état de la question concernant ce sujet ?

D'un côté, je crois qu'il continue à y avoir une productivité expérimentale tout à fait remarquable et sans doute très séduisante, notamment avec les techniques modernes d'imagerie cérébrale, qui entraîne, à mon avis, (mais c'est peut-être le recul de la vieillesse qui me fait dire les choses en ces termes) un engouement pour les technologies nouvelles, notamment dans l'étude du cerveau, alors que je crois que l'on est très loin, avec l'imagerie cérébrale –telle que l'on la pratique actuellement- d'avoir le niveau de finesse d'analyse qu'il faudra sans doute avoir pour vraiment aller au cœur du problème. Cela dit, cela stimule la recherche, cela pose des questions d'une manière souvent nouvelle ...

...et cela coûte très cher...

Oui, cela coûte très cher, encore que, heureusement, le fait que cela coûte cher, a amené les psychologues, qui ont souvent moins d'argent que les autres et qui veulent aborder ces problèmes avec ces techniques, à s'associer à des gens qui ont plus de moyens. Ce qui est à la fois une bonne chose sur le plan de la rationalité des dépenses de la recherche, et ce qui est une bonne chose aussi, et je m'en réjouis beaucoup, sur le plan de la pluridisciplinarité. Parce que je suis de ceux (je ne suis pas seul, Dieu merci !) qui pensent que la plupart des problèmes que traitent les psychologues ce sont des problèmes qui justifient la spécificité de l'apport psychologique mais qui exigent absolument une interdisciplinarité. Je ne vois pas de problème sérieux en psychologie que l'on puisse traiter, maintenant, entre psychologues. Notamment les collaborations avec, au départ, les neurobiologistes, les généticiens, les biologistes en tout genre, mais aussi avec les sociologues, les anthropologues etc. Je ne vois pas de problème qui ne soit, par définition, pour un psychologue, un problème pluridisciplinaire. Et je m'inquiète parfois de voir la formation des psychologues, dans des parcours universitaires, tendre à se spécialiser de plus en plus tôt, de plus en plus fort, de ne pas donner l'occasion maintenant à un étudiant qui se forme de « se frotter » à la pluridisciplinarité.

Un autre chapitre important de votre carrière a été le côté édition, divulgation (vous dirigez une collection, etc.) Pouvez-vous nous raconter un peu comment cela s'est fait ? Quels sont les ouvrages dont vous êtes le plus fier d'avoir réussi à faire publier ?

Comment cela s'est fait ? Comme toujours : moi je crois que la plupart des choses se font un peu par hasard. Je suis devenu sélectionniste peut-être tout simplement parce que ma vie s'est passée comme ça. C'est en 1961, je crois, que Dessart, un petit éditeur bruxellois, cherchant à renouveler un petit peu ses activités d'éditeur qui étaient relativement incohérentes et ponctuelles (on pouvait encore vivre comme ça, à l'époque, de l'édition) a consulté un autre de mes maîtres (le

premier de mes maîtres, en réalité : Jean Paulus, un connaisseur tout à fait érudit, tout à fait remarquable) qui était un de ses anciens amis de collègue, pour lui demander conseil, car il avait reçu une suggestion de démarrer une collection d'ouvrages de psychologie. Jean Paulus lui-même ne s'intéressait pas à ce genre de travail, peut-être un peu contraignant, mais il a eu l'amabilité de lui suggérer mon nom. Moi j'étais tout jeune enseignant et j'ai donc rencontré cet éditeur qui m'a demandé de lancer avec lui une collection de psychologie que l'on a élargie, dès le départ, en l'appelant « Psychologie et sciences humaines », ce qui permettait de ratisser assez large.

Bon, je ne vais pas raconter en détail l'histoire de cette collection, qui est passée bien d'années après dans les mains d'un autre éditeur belge, Mardaga, -qui est mort il n'y a pas longtemps- mais peut-être en dire deux ou trois mots. D'abord, le contexte de l'édition, même dans le domaine scientifique, à l'époque, c'est un monde complètement différent. Actuellement, la rentabilité immédiate est plus importante que le travail à long terme et la qualité. Puis, d'autre part, il n'y avait pas la notion de « védétariat » qu'il y a aujourd'hui pour lancer des ouvrages : il n'y avait pas beaucoup de débats dans les journaux, c'était peu lié aux médias. Et la particularité de cette collection est d'avoir adopté d'emblée une sorte d'éclectisme général. Peut-être qu'à la lecture du catalogue (on approche des 300 titres, en comptant quelques sous-collections annexes) cela paraît quelque peu disparate, parce que l'on trouvera des auteurs qui sont des étoiles de première grandeur, comme Skinner lui-même, par exemple, et des travaux de doctorat qui constituaient la première publication d'un étudiant devenu docteur. Le style, le lectorat visé, allait de l'hyper-spécialiste jusqu'au tout-venant, et cela m'a donné une très grande satisfaction, parce que c'était créer quelque chose à partir de rien, cela dure encore et c'est agréable à suivre. Cela m'a donné aussi l'obligation de lire des textes sollicités ou soumis, de continuer donc à m'intéresser à des domaines très divers. C'est l'une des activités qui m'a permis d'échapper au risque de la spécialisation. Il y également la satisfaction d'avoir contribué à la diffusion d'un certain nombre de courants de pensée, de travaux d'auteur, et je retiendrai peut-être à titre d'exemple particulièrement important à mes yeux : avec la traduction d'un livre pour grand public d'un éminent anthropologue américain je crois avoir introduit, dans le domaine de langue française, une manière d'aborder les problèmes d'anthropologie. Je crois que cela a servi à pas mal d'enseignants et d'étudiants en formation de disposer d'un texte important sur la question.

Je crois aussi avoir été l'un des premiers à introduire et à lancer les ouvrages de Skinner, qui sont encore loin d'être tous traduits comme ils le sont dans d'autres langues. Je pense avoir donné l'occasion à pas mal de psychologues (y compris de jeunes psychologues belges, français ou suisses) d'être publiés à une époque où il n'y avait pas énormément de concurrence dans les publications en psychologie.

Voilà. Je pense que c'est un travail qui a été assez gratifiant sur le plan personnel. Maintenant, quand l'on fait un travail éditorial, il y a toutes les choses que l'on a laissé passer.

Quels sont vos principaux regrets ?

Par exemple, et là je ne suis pas excusable, j'ai laissé passer des Lorentz. Cela aurait pu être chez Dessart qu'aurait paru la première traduction du gros bouquin de Lorentz. J'aurais pu être probablement le premier à publier Chomsky. Voilà quelques exemples de rendez-vous manqués. Mais je m'enorgueillissais d'avoir introduit, accepté dans la collection, des livres qui avaient été soumis et non pas sollicités, des ouvrages critiques de l'approche freudienne. Le premier étant celui de Jacques Van Rillaer : *Les illusions de la psychanalyse*, je crois en 1981, et, plus récemment, l'ouvrage de Jacques Bénesteau : *Mensonges freudiens*, une synthèse de tous les apports de ceux qu'on appelle les « Freud's scholars », qui a irrité pas mal de collègues et de journalistes français qui l'ont proprement occulté. Je suis donc fier d'avoir donné cet air de liberté à cette collection de psychologie.

Il y a eu également le livre de Nathan Stern, La fiction psychanalytique, qui, du point de vue du sociologue a aussi formulé une critique en règle de la cure psychanalytique...

Oui, en effet ; tout à fait. Je ne citais que ceux qui avaient eu le plus de répercussion ou entraîné le plus de polémique.

On peut dire que c'est l'une des collections les plus complètes en psychologie, du moins en psychologie, sinon expérimentale, du moins en psychologie non psychanalytique, au point de vue catalogue, au point de vue du nombre d'ouvrages, au point de vue de sa durée...

Oui, encore que, si l'on regarde le catalogue, la place des auteurs d'orientation psychanalytique, ou qui ont écrit sur des problèmes quelconques de psychologie vus à travers l'optique psychanalyste, on s'aperçoit que c'est l'orientation de la psychologie la plus représentée dans cette collection. Si l'on fait une petite statistique, je crois que l'on arrive à peu près 20% du nombre total des ouvrages. Et je le précise car je sais que souvent, du simple fait que j'ai une réputation

d'avoir quelques cotés béhavioristes, et du fait d'avoir publié dans cette collection des ouvrages de Skinner et des ouvrages sur les thérapies comportementales etc., cela suffit à ce qu'elle soit considérée comme une collection anti-psychoanalytique. Ce qui est assez surprenant si l'on considère que nous avons sollicité, accueilli dans cette collection, pas mal de gens qui ont une approche psychoanalytique. Maintenant, c'est vrai qu'il y a des psychoanalystes plus ou moins radicaux, et je m'enorgueillie aussi, avec un certain humour, d'avoir publié, non pas un ouvrage de Lacan (qui ne nous l'a pas proposé, d'ailleurs) mais un ouvrage sur Lacan. Un ouvrage que, personnellement, je n'ai pas trouvé très très bon, parce que difficile à lire, mais je n'ai peut-être pas le type d'intelligence qui convient pour pénétrer des textes de type lacanien. Je tiens toutefois à dire qu'il a été, pendant des années, un « best-seller » de la collection, étant donné l'engouement de nos amis français surtout ; mais ça a déteint sans doute en Belgique, en Suisse (beaucoup moins au Canada français) pour les œuvres de ce mage de la psychanalyse parisienne.

Mais c'est vrai que l'image qu'on en garde est plutôt celle d'une collection sérieuse de psychologie, une collection de référence...

Oui...J'aime entendre dire qu'elle est sérieuse. En général, j'espère qu'elle est sérieuse. Mais je ne crois pas qu'elle constitue, malgré le nombre de titres, une couverture, à un certain niveau scientifique, de l'ensemble de ce qui s'est fait en psychologie. En fait, c'est un échantillon, je crois relativement représentatif, de l'histoire de la psychologie depuis presque une cinquantaine d'années.

Voici une question que je voulais vous poser depuis longtemps. Je me souviens de la première fois que je vous ai vu ; c'était dans un de ces congrès organisés par nos amis de Marseille, et je vous ai entendu dire publiquement à peu près cette phrase : « Oui, on m'invite souvent dans ce genre de colloque pour jouer un peu l'avocat du diable. Ce qu'ils ne savent pas c'est que je suis le diable moi-même ! » (Rires de l'intéressé, qui ne se souvenait manifestement pas de cette boutade) Est-ce que vous pouvez nous raconter brièvement ce que cela a été de porter un peu le chapeau, l'étiquette (ou le stigmaté) de «béhavioriste de service » pendant toutes ces années-là dans la culture française ?

Oh, cela n'a pas été... je ne parlais pas de « stigmaté » ; cela n'a pas été une souffrance, cela a été plutôt amusant... Tout d'abord, je pense que d'avoir adhéré au béhaviorisme dans mon pays, la Belgique francophone, posait, je crois, beaucoup moins de problèmes dans le contexte social du milieu des psychologues que cela le posait en France. Je n'ai subi, dans ma propre université, aucune hostilité, aucune polémique ; je pouvais cohabiter avec des collègues psychoanalystes sans beaucoup de problèmes, bien que je sois resté le seul, dans les universités francophones, à suivre cette voie. Mais cela n'a pas du tout entaché les rapports que j'avais avec mes collègues des autres universités. Du côté de mes collègues flamands, le problème s'est beaucoup moins posé parce que, eux, ils ont mieux accueilli le béhaviorisme, aussi bien dans le contexte expérimental que, surtout, dans le contexte de l'application. En effet, ils ont développé les thérapies comportementales un peu plutôt que les francophones, et d'une manière beaucoup plus facilement acceptée à la fois à l'université et dans le public. S'alignant plutôt là sur ce qui s'est passé dans un pays comme la Hollande, n'est-ce pas ? Alors, en France, cela a été différent. Mais il faut dire aussi que beaucoup de mes rapports avec mes collègues français se sont faits à travers des groupes et des associations scientifiques, des groupes de réflexion et de travail pluridisciplinaires. Notamment, ceux que vous évoquiez, c'était une rencontre, surtout réservée à des psychiatres, à des médecins, à des psychophysiologistes, des neurobiologistes, des psychologues, et toute sorte d'autres choses. C'était un milieu qui s'était donné pour vocation, dès le départ, une confrontation pluridisciplinaire, donc qui, par définition, avait une ouverture à plusieurs orientations. Et c'était un milieu, d'ailleurs, où il y avait souvent des débats où étaient confrontés des psychoanalystes de bon aloi et des béhavioristes, je l'espère, eux aussi de bon aloi. Donc j'ai toujours été un peu extérieur à ce qui était le débat interne des départements de psychologie en France, où là, quand même, il y avait un problème, avec une dominance tout à fait inacceptable scientifiquement (aussi bien que sociologiquement, je crois,) dans toute la formation clinique notamment, mais aussi dans toute la formation épistémologique, d'une psychanalyse qui ne montrait pas ses limites, ses fautes et ses abus, principalement dans la tradition de Lacan.

Que pensez-vous de la situation actuelle en France, en plein XXIème siècle, sur ce point ?

Oui... D'ailleurs, c'est quelque chose qui, encore une fois, dès que l'on ne se place pas à l'intérieur de l'Hexagone, on regarde avec un certain étonnement, et, si ce n'était pas le côté dramatique, notamment peut-être, pour l'intervention psychologique, cela susciterait un certain amusement, parce que l'on a l'impression de se trouver dans une autre planète, n'est-ce pas ? Toutes les implications politiques de cette affaire me paraissent complètement déplacées. Je ne vois pas qu'ailleurs qu'en France on pose des problèmes de ce type dans une perspective presque d'idéologie

politique. Où l'on voit même des politiciens s'impliquer eux-mêmes ! Mais nos amis historiens pourraient avoir un débat sur le même aspect des choses françaises dans des problèmes historiques. Il me semble que ce débat est biaisé par cette intrusion de la politique, par, sans doute, des enjeux financiers qui ne sont pas toujours très clairs ni très avouables. Je crois que les média y jouent un rôle tout à fait à l'opposé de ce que devrait être leur mission d'information objective. Et là on découvre à quel point le poids de la presse parisienne est dominant sur l'information de l'opinion et comment, dans ces matières, cette presse parisienne semble dominée par des histoires d'individus ou de groupes, des gens qui travaillent dans tel ou tel journal ou magazine, etc., marqués par des quantités de liens qui semblent orienter toute leur pensée, qui n'ont rien à voir avec le fond du problème, mais qui sont simplement des héritages de leur jeunesse. C'est souvent des reflets lointains de leurs aventures de mai 68. Naturellement, ici il faudrait faire toute une exégèse des textes et des discours. J'ose espérer, pour les psychologues français et pour ceux qui ont recours à leurs interventions, que tout cela s'apaisera et se clarifiera. Je ne crois pas qu'il faille se mettre en tête que certaines choses doivent être complètement éliminées ; je pense que cela serait une idée excessive. Mais je pense que, en tout cas, il faudrait arriver à ce qu'il y ait un certain choix, une exposition, un accès donné aux étudiants et aux praticiens pour qu'ils fassent des choix vraiment en connaissance de cause et pas sur la pression d'un mythe que l'on propage et que l'on continue à maintenir dans certains milieux.

Comment expliquez-vous la prépondérance de la psychanalyse en France, qui, avec l'Argentine, constitue l'un des deux seuls pays au monde à se trouver encore sous cette emprise aussi forte ? Quelle en est, selon vous, la raison historique ? D'où provient cette « exception française », au mauvais sens du terme ?

Je ne suis pas un historien des idées et je n'ai donc qu'une opinion personnelle, qui vaut ce qui vaut, c'est-à-dire, pas grande chose. Il faut peut-être rappeler que la France est un pays assez curieux dans sa manière d'accueillir les phénomènes culturels, les apports culturels extérieurs, de les différer, et, éventuellement, de penser qu'ils ont été inventés chez eux. La psychanalyse n'est pas arrivée en France très très tôt ; elle ne s'est pas propagée rapidement en France ; il y a eu quelques piliers, certes, mais elle n'a pas pris position très tôt alors qu'elle s'implantait dans d'autres pays européens et aux États-unis. Même phénomène pour une certaine philosophie : l'existentialisme, notamment. Dans le domaine, l'Allemagne avait déjà fait ses apports depuis des années quand les français ont commencé à s'y intéresser. Et alors on s'y intéresse avec engouement. Et puis on en donne sa version et on pense que, après tout, c'est là que tout a commencé. Un autre exemple remarquable est le structuralisme. Mon maître Jean Paulus, que je voyais chaque semaine à une certaine époque, m'apporte, au début des années soixante, une revue française dans laquelle un article sur le structuralisme étalait toutes les merveilles de cette école de pensée, citait des travaux anglo-saxons sur le structuralisme et se réjouissait, très explicitement, de voir que le structuralisme, maintenant, avait essaimé de Paris au-delà des frontières parisiennes et même de la France. Et Jean Paulus me montre cela avec un éclat de rire, n'est-ce pas ? car il était très informé à la fois de philologie, de linguistique, etc., partout de par le monde, et il me dit : « Mais comment est-il possible qu'ils croient avoir inventé le structuralisme, qui vient de l'École de Prague ? » Le structuralisme, en linguistique, était déjà une vieille histoire à ce moment-là et les français l'avaient importé, l'avaient enfin digéré, mais en croyant, peu après, qu'ils l'avaient inventé. Bon, je ne vais pas épiloguer sur ce point qui va peut-être fâcher un peu mes amis français, mais, enfin, je crois que c'est un mécanisme assez curieux de l'histoire culturelle de la France et je pense que le problème de la psychanalyse c'est un peu la même chose. Elle n'est pas entrée tout de suite, dès le début de la carrière de Freud. Elle a pris position un peu plus tard, et n'a pris position que par des gens qui n'apportaient déjà pas grande chose de neuf, qui rabâchaient un petit peu la psychanalyse freudienne revue à travers le circuit américain, jusqu'au jour où un homme, sans doute très intelligent, mais surtout très habile : Jacques Lacan, a occupé le terrain. Et puis, à ce moment-là, la psychanalyse (si on voulait comprendre Freud il fallait passer par Lacan) et là il y a une sorte de réceptivité étrange, un manque d'esprit critique, je crois, de la part d'un certain nombre (y compris d'universitaires français, malheureusement) et cela devient un problème sociologique, avec une prise de pouvoir dans toute sorte de sphères professionnelles, comme on le revoit dans les manifestations des héritiers spirituels de Jacques Lacan. Je pense donc qu'il y a là un grave exemple, à la fois dramatique et presque comique, de ce style ... je ne vais pas dire « vraiment français » ; je crois que c'est un phénomène qui est essentiellement parisien, étant donné que dans l'intelligentsia française Paris a une puissance extraordinaire (Londres n'a pas du tout une autorité pareille sur la pensée philosophique, épistémologique ou scientifique en Grande Bretagne. En Allemagne non plus on n'a pas cette espèce de dominance...)

Mais sur le fait qu'elle reste aussi hégémonique à l'heure actuelle alors que dans tous les autres pays ce n'est plus le cas...

Je crois que cette hégémonie tient à l'abus de pouvoir dans la sphère de l'intervention professionnelle. Il y a là, je crois, une part de corporatisme ; il y a une part de clientélisme (on a des clients et on fait tout pour les garder ; ce sont des clients qui sont souvent rentables...) et alors il y a un mélange de genres : je crois qu'on est là dans la fraude de l'esprit. Il y a un mélange de genres entre le problème scientifique et déontologique : sur quoi se fonde le savoir ? Qu'est-ce que l'on a le droit de faire ou de ne pas faire avec le savoir que l'on a (ou que l'on croit avoir ? Ce qui est le plus grave, je pense, est que, dans ce débat a émergé une sorte de déclaration des « défenseurs de la liberté ». Autrement dit, une partie des psychanalystes se sont érigés en gardiens des libertés, et des libertés « à la française ». Et là on retrouve cette tradition française, qui a des bons cotés (mais parfois des cotés un petit peu curieux) de s'ériger en, on dit souvent, « donneur de leçons » au monde entier, sur les droits de l'homme, liberté-égalité-fraternité, etc., (qui ne sont pas mieux servis, je crois, en France que dans pas mal d'autres endroits du monde) et cela, je crois, constitue un mélange des genres tout à fait dramatique. Parce que, avec la complicité de certains ministres, on le sait, il y a eu des déclarations qui semblent vraiment cautionner cette prétention de la tradition psychanalytique française d'être vraiment les derniers défenseurs de la liberté et de l'individu, etc., ce qui est, naturellement, tout à fait discutable et non fondé, mais cela passe. Et cela passe, encore une fois, dans un discours français, très particulier, que l'on retrouve dans presque toutes les sphères de la vie sociale.

(...) On est aussi frappé (mais ceci n'est pas propre à la France et n'a peut-être pas un rapport tout à fait étroit avec « la guerre des psy ») par le niveau d'irrationalisme dans une société qui se dit rationnelle, basée sur le savoir, et que sais-je encore ! Quand on voit le succès de tous les parapsychologues, tous les mages, cartomanciennes, astrologues, etc. (y compris chez les grands de ce monde qui nous gouvernent !) on reste quand même rêveur sur la rationalité de l'être humain...

J'aimerais que l'on revienne sur l'une des questions que nous avons traitées déjà tout à l'heure, celle de la conscience. Vous avez employé le mot « esprit » et, d'ailleurs, vous avez publié un recueil de vos principaux articles sous le titre, justement, de « Du nouveau sur l'esprit ? ». Que pourriez-vous dire, de façon forcément synthétique, sur ce concept d'esprit, qui ferait le point de votre positionnement actuel à ce propos ?

Vous me demandez là d'écrire un livre ! (*Rires*) Non, sérieusement ; il faut se demander ce qu'il y a derrière ce mot, dans quel contexte et quel sens il est employé. Il faut aussi se rappeler, dès que l'on aborde ce problème, que cela dépend du découpage du champ sémantique : lorsque le prêtre du village parle d'esprit il ne parle pas de la même chose que le philosophe de la « mind philosophy ». Quand on pose en anglais la question que vous venez de me poser, on utilise le mot « mind », alors que dans nos langues latines, le mot esprit va recouvrir ce que recouvre le « mind » anglais, qui n'implique aucune connotation de dualisme ni de spiritualisme ; mais quand nous parlons d'esprit en français (et je crois qu'en espagnol aussi) on recouvre des choses beaucoup plus diverses. Dans le cadre de l'école cognitiviste, on aura tendance à rapprocher la notion d'esprit de ce que recouvre le mot anglais « mind », mais aussi à la limiter à ce qu'on appelle, au sens assez strict, la cognition, c'est-à-dire, les conduites dites intelligentes. Alors, que peut-on faire pour essayer de comprendre, même à ce niveau, relativement simplifié, la notion d'esprit ? Je pense que l'on peut continuer à essayer de chercher dans des directions très diverses, d'analyser les processus, des mécanismes, des comportements, mais, peut-être, en n'oubliant pas qu'il n'y a pas de frontières, quelque part, qui nous permettent de séparer ce qui relèverait de la cognition, ce qui relèverait de l'émotionnel, etc. Donc, lorsque l'on parle de « mind » on est obligé de prendre en compte d'autres dimensions que celles purement intellectuelles. Moi, je ne crois pas que le débat ... En fait, il y a deux débats. Il y a le débat qui est central pour les neurobiologistes : que se passe-t-il dans le cerveau quand des choses que l'on met sous le nom d'esprit et qui sont, finalement, pour moi, des conduites ? Des conduites qui peuvent être explicites ou implicites (cela est encore un autre débat). Cela est le problème du rapport de l'esprit à la matière. Et puis alors il y a l'approche qui est plus proprement psychologique : où est la frontière entre les conduites que l'on voit et les choses qui se passent à l'intérieur (et qui forcément, elles se passent aussi dans le cerveau) et comment peut-on les relier les unes aux autres ? Alors je crois que le cognitivisme a pris la voie de toute une série de processus internes, que l'on pourrait décrire autrement mais qu'ils ne veulent pas concevoir en termes de conduite. Je crois que c'est là le grand problème de la liaison entre l'homme neuronal, les processus cognitifs et le niveau comportemental. Alors là, je crois que le béhavioriste n'a pas de réponse à tout. Peut-être qu'il a une approche qui peut laisser espérer, mais pas mal de recherches seront nécessaires pour y arriver.

Je comprends bien en quoi la notion de « mind » ne comporte pas d'aspects spirituels, animistes ou religieux ; mais je ne suis pas sûr de bien comprendre pourquoi elle n'implique nullement pas de conception dualiste. Pouvez-vous développer ce point précis ? Vous parliez de « rapports entre le corps et l'esprit » ; même sans vous en rendre compte, vous utilisez donc des concepts qui ressemblent à la position dualiste...

Je ne suis pas sûr qu'il suffise de parler d'esprit et de matière pour être taxé de dualiste.

Pourquoi ?

Parce que, encore une fois, nos idées sur la matière (même les physiciens sont sans cesse en train d'évoluer au niveau de leur discipline) ne nous permettent pas de conclure. Il faudrait peut-être définir ce que l'on entend exactement par dualisme et ce que l'on entend par monisme. Je crois que, au niveau méthodologique, on a des concepts qu'il faut toujours bien décrire par rapport aux choses que l'on met éventuellement derrière les mots...

Juste une dernière chose : croyez-vous que ce concept de « mind », à l'anglaise, soit en rapport avec ce que Mario Bunge, parmi d'autres, appelle « l'émergentisme » pour, justement, essayer de dépasser le problème du dualisme, ou c'est encore une autre chose ?

Personnellement, je trouve les approches émergentistes assez séduisantes. Je doute même que l'on puisse s'en passer. Parce qu'elles nous permettent de rester dans la même logique, notamment la logique de la démonstration. Alors donc, nous sommes à un niveau qui présente des propriétés qualitatives distinctes de ses parties. Je pense que le problème de l'émergence de la conscience, qui me paraît un problème exemplaire à cet égard, montre à l'évidence que, à partir du moment où les organismes ont des systèmes de symboles comme le langage humain, on se situe à un niveau d'analyse (et de fonctionnement d'abord) qui nous fait sortir de ce que l'on peut faire si nous restons au niveau des autres animaux qui n'ont pas cette particularité-là. Et cela fait une différence ! On peut naturellement dire que c'est à ce moment-là que commence l'esprit si l'on veut assigner à l'esprit une fonction qui est, entre autres, la fonction langagière. Mais on ne rentre pas nécessairement pour autant dans un autre univers explicatif.

Et bien, merci beaucoup, Professeur Richelle, d'avoir accepté cette interview.

De rien. Ce fut un plaisir.

Esteve Freixa i Baqué